

# Journal de Adolphe B. Pouliot

*(Transcription by Catherine Mazzola, 2003)*

Commencé en l'année 1874, le 12 septembre, en la ville de Lowell, État du Massachussetts, contenant ses voyages, infortunes, etc., etc. 1874 le 12 Septembre en la ville de Lowell-----oo-----

## Pourquoi suis-je venu aux États-Unis?

Le 12 octobre 1874

C'est une question que bien peu de personnes, ici aux États-Unis et principalement parmi les canadiens, sont exemptés de s'adresser. Pourquoi, nous canadiens, venons-nous ici? Pourquoi laissons-nous notre patrie, le beau Canada? Ne pourrions-nous pas, en travaillant, vivre tout aussi bien que nous ici chez ces Américains? C'est ce que je vais essayer de commenter dans les quelques lignes qui suivent:

Pourquoi venons-nous aux États? -Pour y faire de l'argent répondront tous ceux à qui je m'adressais. Oh! pour cela seulement? Non pas, répondront la plus grande partie, mais parceque c'est un pays libre, qu'on y vit bien, qu'on n'est pas surchargé de taxes, et qu'on mange son pain blanc, bien graissé. Si vous saviez, chers compatriotes que le pain blanc que vous mangez vous coûte doublement cher, vous ne voudriez jamais venir dans ce pays de liberté.

Comment viviez-vous au Canada avant votre départ? Je suis certain que le plus grand nombre d'entre vous vivaient d'une honnête aisance----- coup laissent

le canada, et c'est là le plus grand nombre avec l'intention de s'en retourner plus tard, tandis que d'autres disent dans leur coeur un éternel adieu à la patrie, se croyant déjà assez riches pour ne plus avoir besoin de leurs frères. Je parlerai premièrement de ceux qui laissent leur paroisse avec de bonnes raisons. On en a vu et on en voit encore de bonnes familles, de bons pères de famille pour venir chercher chez nos voisins quelques cents piastres pour payer de vieilles dettes qu'ils ne pouvaient acquitter avec le revenu de leurs terres. Mais comment sont menés ici ces pauvres misérables? Vous ne pouvez vous imaginer ce que souffrent ces hommes au coeur généreux.- Voyez-les à l'ouvrage du matin au soir, sans même avoir un seul instant pour se reposer. Ceux dont les familles travaillent dans les filatures de coton ou de laine sont obligés de se rendre à l'ouvrage aussitôt que la cloche les appelle. S'ils sont quelque peu en retard ils trouveront la barrière fermée et par conséquent perdre un quart de jour. Une fois dans la factorie, il faut bien se dépêcher pour fournir les machines, les métiers, les cardes et tout ce que vous voudrez car tout est mu par la vapeur. Si on vous surprend à ne rien faire, c'est alors que l'*overseer* ou bien le *second hand*, (le maître ou le contremaître) vous en donne sur le dos. Et si vous avez le malheur de dire: Monsieur, c'est telle ou telle raison qui m'a empêché de faire fonctionner ces machines comme elles l'auraient du, etc., etc.. Le plus souvent on ne se retournera pas pour vous écouter, et si vous insistez, on vous chassera sans autre forme de procédure que vous n'avez pas le droit de raisonner, qu'il faut se soumettre à tout ce que l'on vous dira; juste ou injuste. C'est-il bien égayant pour des gens qui n'ont

jamais été asservis de la sorte. Mais ces bons canadiens ont un but, et ils préféreront endurer tout et parvenir au but. Les pères de ces familles, bien souvent ne peuvent se placer dans les factoreries, et sont obligés de travailler d'un côté de l'autre, la plus grande partie du temps à des ouvrages qu'on n'aurait jamais voulu faire au Canada. On verra des canadiens occupés à enlever la boue, les ordures qui embarassent les rues, d'autres travaillant dans le charbon, tout noirs comme des nègres, à peine reconnaissables, d'autres creusant des soubterrains dans des endroits très malsains; enfin vous en verrez occupés dans tous les coins. Et sont-ils mieux traités que chez nous? Au contraire, le *Boss* est toujours à leurs côtés, les commandant, leur donnant à peine le temps de respirer, et exposés tout le long du jour à l'ardeur du soleil. Le canadien, quoiqu'il m'en coûte de le dire, travaille bien mieux quand il est conduit par une nation étrangère. Le plus souvent on préférera un canadien à un Américain pour travailler, parcequ'on est certain d'avoir l'ouvrage bien fait. Donc il doit {en} coûter bien gros à ces bons compatriotes qui se sont ainsi exilés pour tâcher de payer leurs dettes. J'ai vu moi-même un bon père de famille quitter sa famille, il y aura bientôt quatre ans dans le mois de décembre prochain, pour venir lui aussi gagner péniblement un peu d'argent pour acquitter sa terre et ses créanciers. Après s'être ruiné pour faire instruire sa famille, et dévoré, ( si je puis me servir de ce mot) par les marchands, il s'est vu obligé de s'expatrier pour quelques années. Oh! celui-là. C'était un bon père. Avant son départ il alla trouver son curé et lui exposa sa situation, disant qu'il allait comme bien d'autres, être obligé d'aller aux États. Après

quelques instants de réflexion, ce bon pasteur se retournant vers lui, s'exprima en ces termes: "Bon et noble paroissien, vous savez combien souvent du haut de la Chaire de vérité je me suis opposé au départ de mes paroissiens; qu'il est toujours douloureux pour moi de les voir quitter leur terre natale. Bon nombre sont sourds à ma voix, ils me quittent et ne viennent seulement pas à l'église demander au bon Dieu de bénir leur entreprise, ni me voir pour me demander un conseil. Oh! que c'est criant. Mais je vois mon cher que vous n'êtes pas de ceux-là. Puisqu'il en est ainsi, car je sens comme vous que vous ne pourrez jamais vous acquitter de ces dettes, partez et que la bénédiction du bon Dieu vous accompagne, qu'il vous préserve de tout malheur, que vous réussissiez au delà de vos espérances et que vous reveniez sain et sauf au milieu de votre famille. Tels sont les vœux que je forme pour vous. Mais avant de partir il faudra aller voir vos créanciers, leur raconter tout, et la grande affaire, mettre votre conscience en règle, je ne devrais pas vous rappeler ce devoir, car je sais que vous aimez toujours à n'avoir rien à vous reprocher." Confiant et pénétré de ce qu'il avait à faire, le bon L., prit congé du vénérable curé, et alla trouver ses créanciers. Les uns approuvèrent sa résolution, d'autres se récrièrent disant qu'ils leur fallait des sûretés, ou bien qu'ils feraient tout vendre. Mais le bon I., leur dit qu'il leur donnerait un bon billet écrit de sa main, et leur demandant de ne pas inquiéter son épouse, qu'il ferait son possible pour les payer au plus vite. Sur leur promesse d'attendre, il retourne à sa maison et raconta à son épouse ses démarches. En entendant cela, cette digne compagne du meilleur des pères, son coeur se brisa de douleur à la pensée d'être séparée

de son époux chéri, eux qui ne s'étaient jamais quittés depuis vingt-cinq ans qu'ils étaient unis. Combien il en coûtait donc à cette pauvre mère! mais Mme L. est une de ces femmes fortes qui savent résister à toutes les épreuves et endurer toutes les privations. Elle aussi approuva la noble entreprise de son époux; Elle commença les préparatifs du voyage. Deux jours après le bon L. partait pour la Grande République, non sans regrets de se séparer d'une famille de laquelle il était tendrement aimé. Avant son départ il s'était muni du pain des Forts et le bon prêtre lui avait donné sa bénédiction et lui avait dit ayez confiance je prierai l; Eternel pour vous. C'est ainsi que notre brave et courageux L. s'acheminait vers la station voisine.

15 octobre 1874- Arrivé aux États, en la ville de Laurence, Mass. distance d'environ douze milles de la ville de Lowell, Mass, d'où j'écris les présents faits, il chercha immédiatement de l'ouvrage, et comme un bon et honnête travailleur ne manque pas de quoi s'occuper, il se mit à bucher du bois à la corde. Au bout de quelques jours il s'engagea à un nommé Shattuck qui demeurait environ à trois milles de la ville. Ce dernier possédait de grands biens. Il travailla donc pour cet homme durant deux étés successifs d'un travail assidu et rigoureux: se levant aussitôt que le soleil et ne rentrant à la maison qu'après l'apparition des étoiles. L'hiver il s'engagea dans les chantiers, ouvrage qui n'est pas doux, je vous assure. Le troisième printemps on voulût encore l'engager aux mêmes prix que les années précédentes, car on ne l'avait payé qu'un prix modique, mais ayant rencontré un Mr John Hutchinson, surintendant du cimetière protestant de Laurence, qui lui ayant

offert des gages plus élevés, rentra à son service et travailla pour lui tout l'été de 1873, achevant son temps le 6 décembre. Il est à remarquer que pendant tout ce laps de temps, le bon Mr. L. n'avait pas descendu au Canada, qu'il se contentait seulement d'écrire à son épouse et de lui envoyer l'argent qu'il gagnait si péniblement. Donc au mois de décembre, quand il eut fini son temps, il descendit voir sa famille qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, trois ans. Il s'en retournait le coeur content en pensant au bonheur de la famille après une longue absence. Quoi de plus consolant pour un bon père, après avoir accompli une tâche pénible comme celle qu'il venait de remplir? Son coeur surabondait de joie à la pensée du bonheur qu'éprouverait son épouse bien aimée. Mais pourtant ses pensées étaient partagées entre la joie et la peine. Durant son absence, le bon dieu avait fait sa moisson. De trois enfants qu'il avait laissés à son départ, la mort lui en avait enlevé deux, un de dix sept ans, nommé Clovis et l'autre âgé de quinze ans et qui se nommait Albert. Tous deux succombèrent à une maladie contagieuse qu'on appelle la Picotte noire. Que de peine et de tourment eut donc à endurer cette pauvre mère! Elle seule, sans secours de personne, pour ainsi dire, car personne n'était pressé d'aller la visiter, lui rendre service, et rapporter cette terrible maladie au sein de sa famille. Oh! je me sens incapable de décrire tout ce qu'à souffert cette mère bien aimée, mère forte et courageuse entre toutes les mères. Ces deux enfants reposent dans le cimetière de la paroisse de St. Christophe, car la place où réside notre brave Mr. L., et deux modestes croix peintes en noir, avec leurs noms dessus écrits, indiquent le lieu où ils ont été inhumés. Donc le

terme du voyage approchait pour notre brave colon, car c'est ainsi que je puis l'appeler, étant un des premiers pionniers du charmant village de St. Christophe, ou bien, Arthabaskaville, comme il fut appelé plus tard. Enfin le sifflet de la locomotive annonce à notre voyageur que l'on arrive à une station. Aussitôt le train arrêté, le conducteur ouvre la porte du compartiment où se trouvait le bon M. L., et crie deux fois: Arthabaska station, Arthabaska station. A ce cri, notre voyageur en croyant à peine ses oreilles, car la descente s'était opérée comme par enchantement, seulement que 12 heures de marche pour parcourir une distance de .....(sic)., à ce cri, dis-je, il ouvrit la croisée pour s'assurer s'il ne s'était pas trompé, et à sa grande satisfaction il put vérifier que c'était bien la place où il devait débarquer; il n'était plus qu'à une demi heure de marche de sa chaumière. Quelques instants après il pouvait apercevoir le toit de sa maisonnette. Il se prit alors à penser; comme il respirait avec douceur l'air embaumé de la Patrie; comme il se sentait à l'aise à la pensée que dans un moment il serait dans les bras de tendre et vertueuse Léocadie, car c'est ainsi que s'appelait son épouse. Quoique ce fut par une journée de décembre, brumeuse, tout lui paraissait gai enchanteur. Il revoyait avec bonheur les lieux qu'il avait foulés de ses pieds tant de fois. Que dirai-je de plus son coeur était plein de joie, il en débordait; car quiconque l'eut aperçu à ce moment, eut pu dire: voilà un homme qui respire le bonheur.

Une minute avant l'arrivée de notre valeureux héros, si je puis ainsi l'appeler, le petit Edmond, le plus jeune des trois enfants restés à son départ, étant sorti à la porte, aperçut un homme qui était au pied de la petite hauteur,

sur laquelle est bâtie la chaumière de sa famille où va se dérouler le panorama qui va suivre, et qui paraissait marcher d'un pas accéléré. Rentrant aussitôt, car il avait reconnu son père, il dit à sa mère:

“Maman, maman?” dit-il.

Qu'y a-t-il donc?

Bien oui, maman, ne vois-tu pas cet homme qui est au pied de la petite côte? Eh bien, je te parie que c'est papa.

Allons, Edmond, ne me chagrines donc pas, ne viens pas me faire ennuyer.

Comme elle achevait de dire ces mots, se retournant elle aperçut son époux qui passait devant la croisée. Ne pouvant en croire ses yeux, elle s'approcha de la fenêtre pour mieux distinguer l'allure de notre voyageur.

Toute tremblante de joie et d'émotions, elle courut ouvrir la porte et se jeta dans les bras de son époux en disant:

“C'est bien toi? Isaïe ?”... et elle ne put achever tant était grande sa joie; et des larmes inondaient son visage sur lequel rayonnait le bonheur.

Après une douce étreinte de quelques instants, Isaïe, car je l'appellerai ainsi, c'est son vrai nom, essaya de prononcer quelques paroles, mais une pensée l'obsédait tout entier, car ayant jeté ses yeux autour de lui, il s'aperçut du vide qu'avait fait la mort. Il ne voyait que le petit Edmond qui lui aussi se pressait de lui passer ses bras autour du col et lui donner un baiser, qu'il lui rendit.

20 octobre 1874- Après un silence de quelques minutes, car Léocadie avait remarqué l'expression de sa figure qu'il se passait quelque chose intérieurement, elle lui dit:

Voyons, je crois deviner ce qui se passe dans ton coeur; c'est bien douloureux, je le sens comme toi, mais je suis si accoutumée à la séparation, que je me suis résignée, non pas sans qu'il en eût beaucoup coûté à mon coeur de mère; allons, sèches tes larmes, Isaië, car il venait d'essuyer une larme.

Oh! C'est bien affligeant, dit-il, deux enfants en qui je mettais toutes mes espérances pour l'avenir, et les voilà qui sont morts à la fleur de l'âge; puisque le bon Dieu l'a voulu, que son saint nom soit béni.

Oui, c'est ainsi que nous devons raisonner dans l'adversité, dit-elle, tandis qu'elle lui apprêtait à déjeuner; quoique l'heure du repas du matin fut passée, notre voyageur en fit bonne ripaille, car il n'avait pas rien mangé depuis son départ, pour ainsi dire. Alors, le petit Edmond, qui n'avait pour ainsi dire, pas pu parler à son père, s'approcha de la table et lui parla en ces termes:

Papa, que je suis content de te voir de retour, il y avait si longtemps que tu étais parti, que je vais donc m'amuser avec toi, moi qui étais seul. Oh! que mes frères auraient bien voulu te voir avant de mourir, ils te désiraient sans cesse. Néanmoins, je vais te parler d'autres choses, car je vois que ce sujet te plonge dans la tristesse, dit-il; il avait remarqué que la figure du bon Isaië n'était plus aussi gaie.

Voyons papa, dans ces États que l'on dit si riches, où tu as tant fait d'argent, tu dois donc pensé à ton Edmond, tu dois lui avoir acheté bien des choses qu'on ne trouve pas au village?

Ah! mon enfant, je n'ai pu t'acheter grand chose, car tu sais que j'envoyais mon argent à ta mère, tu sais que nous avons beaucoup de dettes, mais enfin je t'ai emporté quelques présents.

Allons, dépêche-toi papa, j'ai hâte de voir ce que tu as pour moi, dit-il, je suis certain que ça doit être beau. Sitôt que son père eut fini son repas, il le prit par le bras et l'entraîna où notre voyageur avait déposé son sac de voyage. Quand il fut ouvert, l'inventaire en fut bientôt fait, il s'empara de tout ce qu'il croyait être des présents, disant à chaque morceau, " qui est-ce qui m'envoie ceci ou cela ?

Le jeune enfant rayonnait de joie à la vue de ce que lui avait apporté son père. Il passa dans une pièce voisine afin d'être plus à l'aise de contempler ces joujous.

Durant cet intervalle, Léocadie n'avait pas dit un mot, voulant sans doute, laisser au petit Edmond raconter ce qui faisait sa joie dans ce moment là.

Quand Isaië fut revenu dans la cuisine, elle alla s'asseoir à ses côtés et commença à le questionner sur ce qu'il avait fait chez ces Yankee.

Tu dois avoir trouvé ces gens bien différents des nôtres dit-elle? Il paraît que l'on travaille dans ce pays-là! Ces paroles avaient été prononcées quasi avec un air de reproche.

Oh! pour cela, oui, ma pauvre femme, on ne se lève plus à huit heures là bas. Imagines-toi que l'on se lève à l'aube du jour et qu'on a fini sa journée qu'à la tombée de la nuit, et quelques fois, ce qui arrivait encore assez souvent, j'ai vu m'asseoir à la table pour souper qu'il était neuf heures. Comment l'argent que l'on gagne ne nous appartient-il pas? Ainsi roula l'entretien pendant quelques instants.

Mais, dit Isaië, tu ne me parles pas de la récolte de cette année? Est-ce-que les grains ont beaucoup rendu? As-tu fait beaucoup de foin, etc.?

La récolte n'a pas été aussi mauvaise que je m'attendais, répliqua Léocadie. Après qu'Elisé, notre beau-frère, aura pris sa moitié, je crois que nous en aurons largement pour nous hiverner. Nous aurons de quoi vivre tranquille. Tout a été mis en grange dans un bon état. Les animaux sont bien établés, chaudement; enfin tout a été fait pour le mieux.

Allons je m'arrête car je m'aperçois que si je continue je ne pourrais dire pourquoi je suis venu aux États. Je crois que je me suis un peu trop étendu sur l'histoire de mon brave Isaie. C'est bien naturel! On aime toujours à raconter les bonnes actions de son père ou de sa mère. Bien oui, l'acteur principal est de cette petite narration, est mon père, et je suis fier de lui, car qui mieux que moi, peut apprécier ce voyage aux États. Nul ne le saurait, à moins qu'il se soit trouvé dans la même position que moi. Car si mon père a ainsi consenti à s'exiler, je puis bien dire que c'est pour son Adolphe. Et qu'ai-je fait pour lui? Rien encore; c'est bien ingrat de ma part, dira-t-on, et

on aurait raison. Mais chacun sa destinée sur la terre, je répondrais à cette observation.

Si je n'ai encore rien fait, ce n'est pas le coeur ni le courage qui m'ont manqué. C'est le destin qui l'a ainsi voulu. Mais dans tout cela l'Éternel a ses vues. Le moment de dédommager les auteurs de mes jours approche peut-être. S'il en était ainsi, combien serais-je heureux. Combien de veilles et de privations ne se sont-ils pas imposées pour me faire heureux sur cette terre! Que ne se sont-ils efforcés de m'ibreur que de bonne heure les vertus qui font les bons citoyens, les bons pères de famille. Oh! pour cela, gloire, honneur à eux. Je les remercie, et les en remercierai tant qu'ils vivront. Mais, quoique je sois moi-même à la tête d'une petite famille, une chose m'occupe, et cela c'est la seule qui m'occupera toujours, c'est de faire au moins quelque chose qui prouve que le naturel d'un fils pour ses père et mère. Quelle est douce cette idée là pour quiconque peut la mettre à exécution!

Allons, vais-je une fois en finir et reprendre mon sujet.

"Pourquoi suis-je venu aux États?"

28 octobre 1874

Comme j'ai eu occasion de le dire plus d'une fois, mes parents me firent instruire et pour me donner cette instruction ils se mirent beaucoup à la gêne, si bien, que quelques années plus tard, mon père fut obligé de prendre la route des États Unis. Quand je sortis du collège, j'entrai dans une imprimerie, dans mon village natal, il y aura bientôt de cela neuf ans dans le mois de novembre prochain. Je travaillai environ six mois à l' "Union des Cantons de

l'Est", journal hebdomadaire, et au printemps de l'année 1865, au mois de mai, j'entrai à l' "Évènement", journal à trois éditions: Quotidienne, semi-quotidienne et hebdomadaire, publié par Hector Fabre, frère de Monseigneur Fabre, Coadjuteur de Monseigneur du Bourget, Évêque de Montréal, en la ville de Québec. Je demeurai au service de M. Fabre près de trois ans, étant employé à la tenue des livres, collection et adresser le journal aux abonnés; aussi à lire les épreuves. Au mois de juin de l'année 1869, je quittai l'imprimerie de l' "Évènement" pour aller au Wisconsin, à Superior City. Je m'étais engagé à un des directeurs d'un chemin de fer, pour être teneur de livres, et ce qu'on appelle en anglais "Time keeper", celui qui tient le temps des hommes. C'était donc pour aller aux dernières extrémités du Wisconsin, s'enfoncer dans un bois, parmi les Sauvages, pour ouvrir un chemin de fer, qui connecterait avec le chemin du Pacifique. Nous partîmes environ trois cents Canadiens de Québec. Bon, nous voilà en route. Il suffit de dire que toute cette bande n'était pas de la Croix de St. Louis. Je n'entrerai pas dans les détails du voyage qui a été très long et ennuyeux. Partis du lundi de Québec, nous arrivâmes à Supérieur City que huit jours plus tard. A notre arrivée, il y avait sur le rivage plus de huit cents personnes de toutes couleurs, mais principalement des indiens. Nous fûmes grandement surpris quand nous vîmes que nous étions parmi les "nations"

Le lendemain on nous fit tous embarquer à bord d'un petit ferry boat qui nous transporta à l'endroit où nous devons travailler. On ne commença à travailler que deux jours plus tard, car on voulait nous laisser nous remettre

des fatigues du voyage. Qu'était donc la place où on nous débarqua?

Imaginez-vous du bois tout autour de vous, seulement qu'un petit centre qui est désert, et où vous êtes mangé tout vivant par les moustiques; incapables de dormir la nuit, nous pouvions nous défendre de ces mouches qu'en faisant de la fumée, et encore parvenions-nous à voir la tranquillité quelques instants, qu'elles revenaient avec furie vous écorcher la figure et les mains; encore même s'introduisaient-elles à l'intérieur de vos habits. C'était pour nous remettre des fatigues du voyage, avait dit quelqu'un! Enfin nous allons commencer à travailler demain. Le matin le Foreman crie: Get up boys; Breakfast. Tous répondirent à l'appel. Après le déjeûner nous allons tous à l'ouvrage. Voilà la distribution qui commence; chacun de se prendre, qui un pic, qui une brouette, ou bien une hâche.

Voilà tout le monde avec ce qu'il leur faut pour travailler; il n'y avait que moi qui ne m'était pas approché. Je regardais avec peine tous ces pauvres malheureux qui se mettaient à l'ouvrage. Je pensais qu'il me faudrait tenir compte de leur assiduité, et que sais-je ce que l'on me ferait dire. J'étais plongé dans une profonde méditation, quand le Foreman me mit la main sur l'épaule en échappant un juron: Dam rascal why don't you work? Je croyais qu' étant time keeper c'était tout ce qu'il y avait à faire; aussi crus-je voir le diable quand j'entendis ce gros bêta. J'essayai de lui expliquer que je n'étais pas engagé pour ce genre d'ouvrage, mais pas d'affaires. Don't want no time keeper, go to work. Il me fallait bien travailler, car je ne pouvais me faire comprendre de cet imbécile; je ne savais pas un mot d'anglais, ni mes associés.

Je travaillai donc à la brouette toute la journée comme le reste de la gagne. Vous pouvez d'avance vous imaginer combien dur et pénible était pour moi ce travail manuel; car chez nous je n'avais jamais travaillé. Néanmoins je m'acquittai tant bien que mal de ma tâche. Rendus aux termes de la journée le Foreman nous dit: arrêtez c'est assez pour aujourd'hui, retournez au camp. Pas un de nous se le fit dire deux fois, car nous étions tous assez fatigués.

Arrivés au camp, plusieurs d'entre nous ne voulurent se mettre à table pour manger, tant tout le monde était fatigué; j'étais du nombre de ceux qui ne participèrent pas au repas. Tout ce temps se passa dans le plus grand silence, tandis que la veille c'était un tumulte à ne rien entendre. Je me retirai avec ceux qui n'avaient pas voulu se mettre à table et nous mêmes en train de causer de notre lassitude. Chacun de dire qu'il était on ne peut plus fatigué et de montrer les meurtrissures qu'il avait aux mains. Je constatai que tous avaient raison de se plaindre. Un d'entr'eux me demanda si je n'étais pas aussi fatigué qu'eux.. A cette question je répondis, qu'assurément s'il y avait quelqu'un qui dût être fatigué, que je devrais être du nombre, pour la raison que je n'avais jamais été assujetti à de si rudes travaux. Je leur montrai mes mains qui étaient couvertes de larges ampoules saignantes. On s'appitoya beaucoup sur mon compte, mais personne d'entr'eux ne pouvait y remédier. Ceux qui étaient à table se levèrent et vinrent nous rejoindre, et les jurons de toute nature commencèrent à sortir de leurs bouches; à qui de maudire le chemin de fer, à qui de jurer la perte des premiers employés. La soirée se passa ainsi à faire le Sabba. Toute la nuit on entendit quelqu'un jurer par ses

Grands Dieux, qu'il ne laisserait pas ses os engraisser la terre de liberté, comme on se plaît à appeler les États Unis. De grand matin le Foreman fit entendre sa voix, rauque, disant en langue anglais: Get up boys! Hurry up for breakfast! Mais je fis semblant de ne pas entendre ou de ne pas comprendre. Tout le monde était à table pour le déjeûner lorsqu' arriva à mon lit quelqu'un qui m'éveilla, car j'avais feint de dormir pour me disculper à ses yeux. Il me dit: Young man, if you are not able to work, you must tell me so . A cette injonction je lui montrai mes mains, et essayai de lui faire comprendre qu'il m'était impossible de mi livrer à un tel travail, les mains ainsi mutilées. A ma grande surprise, il me répondit du ton le plus amical: never could I have imagined that your hands were in a so bad state, you must take a rest, et il s'éloigna, et, moi de lui faire signe que je le remerciais. Une demi heure plus tard tout le monde était à l'ouvrage. Je me levai et me fis donner à manger par le cook, et aussitôt après avoir mangé, je sortis dehors pour prendre connaissance des lieux environnants, car je me proposais de laisser cette bande de voyous, si je puis les appeler ainsi, car ce n'était que des échappés de prison pour la plupart. Etant satisfait de mes démarches, je revins au camp pour prendre un petit sac de voyage que j'y avais apporté, en épiant toute fois les allures du cook. Quand je vis que le moment était favorable je m'emparai du sac et me dirigeai à toutes jambes dans la direction du bois, avant qu'il pût me voir et soupçonner que je désertais. Je puis dire que je ne leur avais pas laissé ma carte, tant j'avais mis d'adresse à m'esquiver de la dite bande. Une fois dans le bois, plusieurs chemins s'offraient pour me conduire, mais

comment faire, lequel prendre et lequel devait être le meilleur pour arriver à une ville ou un village. Je fis choix de celui que je croyais être le plus fréquenté et le suivis. Après avoir marché pendant plusieurs heures sans rien découvrir, je m'arrêtai et m'assis au pied d'un arbre pour me reposer, car je commençais à être fatigué. J'étais assis depuis quelques instants, pensant à la situation dans laquelle je me trouvais, quand tout-à-coup j'entendis des pas venant du côté opposé. Je crus ne rien faire de mieux que de me blottir derrière un tronc d'arbre et examiner qui ce pouvait être. C'était un travailleur d'après moi, car il était habillé à la manière des gens qui travaillaient sur le railroad. Je le laissai passer, et je ne sortis de ma cachette que lorsqu'il fut à une bonne distance, craignant d'être vu et ensuite rapporté comme déserteur au foreman. Je fis de mon mieux pour me sauver et si bien qu'environ une heure après j'étais arrivé à un petit village composé d'environ quarante à cinquante maisons et habité par diverses nationalités. En arrivant, mon premier soin fut de m'informer s'il y avait une imprimerie dans les villages voisins. Pour m'informer j'étais entré dans une auberge, tenu par un Français, marié à une Américaine. A ma question, il s'empressa de me dire que je n'avais pas besoin d'aller plus loin pour chercher ce dont j'étais en quête. Que de l'autre côté de la rue, vis-à-vis de chez lui, il y avait une imprimerie du nom de Duluth Minnesotian; c'est en mémoire du fondateur du village que fût appelé cette feuille. Donc le nom de l'endroit était Duluth Minnesota. Quand le maître de l'auberge me dit qu'il y avait une imprimerie, je crus qu'il plaisantait et je n'en tins pas compte. Au comptoir il y avait plusieurs Indiens

qui étaient à boire et à faire du tapage, et lesquels il s'efforçait de concilier. Voyant que la dispute ne finirait pas de suite, je pris le parti de m'asseoir, car j'étais fatigué, et me mis à fumer la pipe en attendant que les Indiens fussent partis.

Quelques instants après, l'aubergiste vint s'asseoir près de moi et commença à me questionner sur mon état, et où j'allais. Je lui répondis que j'étais imprimeur et que je cherchais de l'ouvrage. Mais comment avez-vous pu vous décider à venir dans une si petite place pour y chercher de l'ouvrage? Je lui dis que j'étais de l'autre côté de la baie de St. Louis, sur les bords de laquelle est situé Duluth, et sur le côté opposé est Superior City, Wisconsin, où je débarquai à mon arrivée, et que voyant des habitations de ce côté-ci, je crus qu'il y avait un village qui aurait pu avoir quelque importance, mais que mes prévisions étaient grandement trompées.

Vous avez ici ce que vous cherchez, me dit-il.

Si vous voulez me suivre je vais vous conduire à l'imprimerie.

Je n'osai le contrarier, en lui disant qu'il plaisantait, tant je croyais que c'était pour me jouer un tour.

Quand nous fûmes dehors, à quelques pas de la maison, il me dit, en indiquant du doigt, une vieille maison; c'est là que vous trouverez ce que vous cherchez; et il me laissa.

Pour ne pas lui faire croire que je me doutais de ce qu'il me disait, je me décidai à aller frapper à la dite porte.

Je frappai donc, et une voix me répondit en anglais : Come in!

\_\_\_\_\_ J'ouvris, et à ma grande surprise j'aperçus un atelier d'imprimeur, où travaillaient plusieurs jeunes gens.

Je demandai le journal à acheter, et l'on m'en donna une copie. Je me mis à lire, où plutôt à faire semblant de lire, car une pensée m'obsédait; c'était de trouver un moyen de me faire comprendre par ces anglais-là.

Après quelques instants, ainsi passés à faire le simulateur, je m'approchai d'une case d'imprimeur et me mis à examiner quelle sorte de caractères étaient contenus dans la dite case.

Le maître ( le patron ) m'observant, s'approcha de moi en me disant: Hands off! je cessai néanmoins de toucher aux types.

\_\_\_\_\_ Il me demanda ensuite si je savais quelque chose du métier. Je lui dis: Me know that!

\_\_\_\_\_ Il me fit ensuite plusieurs questions à l'égard du métier et auxquelles je répondis tant bien que mal.

Voulez-vous de l'ouvrage, me dit-il?

Oui, Monsieur, lui répondis-je.

Bien ôtez votre habit! et je vais vous donner ce qu'il vous faut pour travailler.

Je me mis de suite à l'oeuvre, sans savoir ce qu'il me paierait. Je travaillai comme cela jusqu'à la fin de la semaine. J'avais commencé le mercredi, et le samedi soir il me donna dix dollars.

Je continuai ainsi à travailler trois semaines, quand un Mr Mc Donald vint à Duluth, à l'imprimerie, pour affaires. Mc Wadsworth, mon patron, lui dit. si

vous voulez un French Printer, je puis vous laisser avoir celui que j'ai. Sur sa réponse affirmative, il me désigna à Mr Mc Donald, qui s'approchant de moi, me demanda si je consentirais à aller travailler pour lui; quand même qu'il ne me donnerait pas le même prix.

Je le veux bien, si vous me promettez de l'ouvrage pour longtemps.

Oh! pour cela dit-il, je vous promets de vous employer longtemps.

Quelques instants après, Mr Mc Donald et moi nous traversions la baie St Louis, dans une petite chaloupe qui lui appartenait.

Enfin nous voilà arrivés à l'imprimerie, et Mr Mc Donald de me présenter à son *Prote* en disant: Mr Cyrus Young, Mr Pouliot, a French Printer. C'était au Superior Tribune.

\_\_\_\_\_Après quelques paroles échangées de part et d'autre, je pris congé du petit groupe pour m'aller chercher une pension. J'errai quelque temps dans la rue, espérant entendre quelqu'un parler en français. Voyant qu'il commençait à se faire tard, je me décidai à aller frapper à la porte d'une maison qui n'était qu'à quelques pas de moi.

On me dit en anglais: Walk in!

J'entrai, l'air tout confus de m'être adressé à des anglais.

J'essayais de leur demander en langue anglaise s'ils connaissaient des maisons de pension canadiennes.

Mais voyant combien il m'était difficile de m'expliquer dans cette langue, le chef de la maison devinant ce que je voulais lui dire, me dit en

français qu'ils étaient des Canadiens et tenaient une pension pour les Canadiens.

J'étais on ne peut plus satisfait, moi qui croyais un instant auparavant avoir affaire à des Anglais.

Bien dis-je alors, voudriez-vous me prendre comme pensionnaire?

Certainement, dit-il. Mais j'aimerais bien à savoir où vous travaillez et pour qui.

Je suis engagé à un Mr Mc Donald qui tient ici une imprimerie, et lequel, je crois, vous devez connaître.

Nous le connaissons parfaitement, dit le maître de la maison.

je suis à son service depuis aujourd'hui, et comme je n'ai pas de place où je puis prendre mes repas et coucher, je me suis adressé à vous.

Nous vous pensionnerons, mais à la condition que vous nous donniez une caution, soit votre patron ou quelqu'un d'autre que nous connaissons. Vous pouvez coucher ici pour ce soir, car il est un peu tard pour aller ailleurs.

Le lendemain matin le maître de la maison, Mr Abraham Gosselin se rendit à l'imprimerie avec moi, et il demanda à mon patron de se porter caution pour ma pension, ce à quoi il consentit. ceci se passait vers la mi-juillet 1869.

Je travaillai pour Mr Mc Donald jusqu'au commencement d'octobre de la même année, époque vers laquelle il fit banqueroute.

Par cette banqueroute il me fallut perdre presque tout mon temps; je n'eus pour me dédommager qu'un habit, que j'avais acheté chez un Indien nommé Vincent, qui tenait un magasin de hardes faites au nom de mon patron.

Quand Mr Gosselin apprit la nouvelle de la banqueroute, c'est alors qu'il se mordait les pouces de m'avoir pris en pension; mais que faire, c'était fait.

Je demurai quelques jours sans ouvrage, quand Mr Gosselin, qui avait un quai à faire à l'entrée du lac Supérieur me demanda si je voudrais bien travailler pour lui, qu'il me donnerait des ouvrages aisés à faire et me paierait \$30.00 par mois, nourri.

J'acceptai avec empressement l'occasion de pouvoir gagner quelqu'argent afin de déguerpir au plutôt, car j'entrevois qu'il y aurait de la misère à la dite place durant l'hiver.

Je travaillai pour ce monsieur jusqu'au dix de novembre, vers lequel temps je lui demandai {sic} ma paie, lui disant que l'ouvrage était trop fort pour moi, que je pouvais y {sic} soutenir sans attérer ma santé.

Je veux bien te payer, mais à la condition que tu me paie la pension que tu me dois.

Moi de lui représenter que je ne lui devais rien, que puisqu'il avait accepté Mr. McDonald qu'il ferait bien de se faire payer par lui, que je n'avait rien à faire avec cela. Sur ce, il entra dans une grande fureur, et me dit que je n'aurais pas un centime.

Sans mot dire, je traversai à Superior City et alla chercher le Sherif de l'endroit, emmenant en même temps mon ancien patron, et tout cela fut fait dans l'espace de quelques heures.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où j'avais travaillé, je désignais au shérif Mr. Gosselin, comme étant celui pour qui j'avais travaillé et qui ne voulait pas me payer.

Le Shérif, Mr Reynolds, lui demanda ce qu'il prétendait faire en ne me payant pas.

Je veux garder ce qu'il me doit pour sa pension. Alors Mr McDonald l'interpella en lui disant que ce n'était pas moi qui devait le payer, qu'il ne pouvait garder mon salaire de son chef comme cela.

Alors une vive discussion s'éleva entre Gosselin et McDonald au sujet de ma pension et de mon temps.

Finalement je parvins à retirer ma paie, et Mr Gosselin en fut quitte pour les frais.

Quelques jours après, j'appris que le petit Ferry Boat, qui appartenait à Mr Daniel Shutte, devait être renvoyé à "Marine City, Michigan" pour réparations. Le nom de ce petit vaisseau était, "Georges S. Frost."

J'allai voir Mr Shutte pour lui demander s'il prendrait des passagers à bord du Frost. Il me dit, je crois qu'il n'y en aura pas plus que trois ou quatre, est-ce-que- vous désiriez prendre passage sur mon petit navire? Je lui dis que s'il n'exigeait pas un trop gros prix, que je me risquerais. Je ne vous ferai payer que ce que je charge aux autres: \$25.00. Je trouvai bien le prix exorbitant,

mais que faire dans cet endroit là durant l'hiver; rien à gagner et ne pouvoir trouver où me faire pensionner. Il est à remarquer que les gros navires avaient fini de voyager entre le Détroit et Superior City, qu'il commençait déjà à se former de la glace sur la Baie. Je lui comptai son argent et il me dit le Frost partira demain dans la nuit, vers une heure du matin, le 13 novembre, de sorte qu'il vous faudra embarquer le 12 au soir, afin de ne pas retarder le départ.

Je me rendis, le douze au soir, à bord de cette frêle embarcation; figurez-vous un petit steam boat de cinquante à soixante pieds de long sur vingt à vingt-cinq de large, pour traverser d'aussi grands lacs que ceux du lac Supérieur et du lac Huron. C'était bien petit dira-t-on, mais que faire, il n'y avait plus à reculer; il fallait, ou mourir de faim à Superior City ou périr sur les lacs.

A une heure du matin nous laissons le quai, après que le Frost eût fait entendre le cri du départ. La fureur des flots n'était pas encore apaisée, car la veille il avait fait une tempête à jeter les meilleurs navires à la côte, s'il s'en fût trouvé voyageant, mais par bonheur la saison des voyages sur les lacs était finie. Le Frost s'éloigna lentement du quai ballotté par les vagues et roulant beaucoup. Toute la journée du treize nous longeâmes la côte, le capitaine ne voulant pas s'éloigner sur la haute-mer, tant il craignait de faire naufrage. Vers le soir nous entrâmes dans une petite rivière que nous remontâmes jusqu'à un mille de son embouchure, et sur laquelle il y avait de la glace; c'était la Pigeon River. Nous accostâmes à un quai, auquel fut attaché notre petit Frost, et où nous passâmes la nuit. Le soir, avant de nous

livrer au sommeil, le capitaine ordonna aux chauffeurs, avec l'aide de quelques personnes, qui attirées en ce lieu par l'arrivée soudaine d'une telle embarcation, et surtout à une époque si avancée de la saison, s'étaient empressées de venir nous souhaiter la bienvenue, ordonna de charger quelques cordes de bois sur le pont de la dite embarcation. Après que cet ouvrage fut terminé, chacun de se retirer pour la nuit. Qu'il était doux, pour tout le monde de pouvoir se reposer sans être exposé aux secousses des vagues. De grand matin tout le monde était debout après avoir passé une bonne nuit. Mais comme la nuit favorise toujours les desseins de ceux qui veulent s'en servir, deux des hommes de l'équipage, le chauffeur et le cuisinier, s'étaient enfui se donnant bien garde de nous laisser leur adresse. Après des recherches minutieuses dans le petit village où nous étions, il fallut se résigner à leur laisser liberté. Le Capitaine, ne sachant comment se tirer de cette mauvaise affaire tint conseil avec l'ingénieur, et tous deux s'avisèrent de me demander pour remplacer le chauffeur. J'ai dit précédemment qu'il devait y avoir trois ou quatre passagers, mais nous n'étions que deux, les autres ne s'embarquèrent point. Tous deux vinrent à moi et me demandèrent, quoique n'étant pas obligé de travailler, si je consentirais à chauffer les fournaies, qu'ils me rembourseraient ce que j'avais payé et de plus qu'ils me donneraient un billet de passage pour retourner au Canada, ou ailleurs si je préférais. Je leur répondis que je ne serais pas capable de chauffer, que je ne savais pas seulement ce que c'était qu'une fournaise de Steamboat, Mais dirent-ils, vous êtes bien capable de remplir ces fournaies de bois lorsque le besoin l'exigera.

Je n'en sais trop rien, leur dis-je, je ne m'y connais nullement en pareille affaire,

Bien, vous ferez ce que vous pourrez et nous ferons le reste. Bien.

J'eus beau dire et beau faire, que toutes mes observations ne servirent à rien..

On me conduisit dans la cale du Steamboat, les fournaies étaient déjà allumées, et on me montra comment faire pour chauffer.

La première fois que j'ouvris la porte de l'une de ces fournaies je reculai en arrière, tant la chaleur était intense; je ne pouvais endurer de rester au près du feu. Néanmoins, après plusieurs tentatives je parvins à m'y habituer.

Quand la vapeur fut assez haute, le Steamboat fut détaché du quai, et nous nous mîmes en marche. Nous cotoyâmes la côte pendant deux jours sans éprouver trop de contretemps. Le troisième jour le capitaine entreprit de traverser le lac pour se rendre à la Marquette. Quand nous fûmes à peu près à mi-chemin, entre Copper Harbor et la Marquette, il s'éleva un vent violent qui nous obligea à rebrousser chemin; nous allâmes nous réfugier dans les Apostles' Islands, où nous avons passé quatre jours, attendant que la tempête fut finie et le lac calmé. Durant ces quatre jours nous avons employé le temps à la chasse et à la pêche. Ceux qui n'ont jamais voyagé sur les grands lacs du Canada et de l'Amérique ne peuvent se faire une idée de la beauté et de la limpidité de ces eaux. Ces eaux sont tellement claires, que étant en canot ou toute autre embarcation, vous pouvez voir les poissons et les cailloux à une profondeur de

plusieurs brasses au dessous de vous; surtout sur le lac Supérieur. C'est un des plus beaux spectacles qu'il vous est donné de contempler que celui de se promener sur cette vaste étendue d'eau douce. Ce n'est pas à tort que les poètes disent qu'ils sont impuissants à décrire ce qu'ils renferment de beau et d'admirable.

Deux jours plus tard nous étions au Sault-Ste-Marie, non sans encore avoir éprouvé beaucoup de mauvais temps.

Au Sault il y a un petit village d'environ trois à quatre mille âmes; la plupart sont des Indiens. C'est probablement pour défendre ce village contre les agressions de ces derniers qu'on y a établi un poste militaire.

Nous arrivâmes au Sault le dimanche vers dix heures et demi du matin. Aussitôt que le Steamboat fut accosté au quai, je m'empressai de débarquer pour aller faire une tournée dans le village. Quand je fus sur la rue principale, les rues ne sont pas en grand nombre dans un petit bourg comme celui-ci, je remarquai que la foule se dirigeait du côté de deux églises qu'il y avait sur une petite hauteur à l'extrémité du village, tout près du camp militaire. Je me joignis à la multitude et me rendis à l'une des églises, celle que je croyais être l'église catholique; car il est toujours assez facile pour chrétien de reconnaître son temple avec celui des sectes protestantes. En entrant, je fus surpris du recueillement des fidèles; car c'était pour bien dire que des sauvages nouvellement convertis, comme je l'appris, après la messe, de la bouche du missionnaire canadien qui résidait au milieu d'eux depuis quelque temps. A tous, vous n'auriez pu leur faire tourner la tête pour quoi que ce fût, tant ils

étaient fervents et recueillis. Quand la messe fut finie, je me rendis à la demeure du père missionnaire et eut une entrevue avec lui. Durant le court entretien que nous eûmes, il me raconta qu'il avait eu, ainsi que ses prédécesseurs, beaucoup de difficulté à les amener au culte catholique, et que ce qui lui faisait le plus de peine, c'était que les missionnaires protestants faisaient tous leurs efforts pour faire passer ses ouailles dans leur camp. Oh! me disait-il, combien il m'a fallu endurer de fatigues et de privations pour convertir ces pauvres infidèles, et que maintenant qu'ils sont sortis de l'idolâtrie où ils étaient plongés, ils vont sacrifier tout le bien qu'ils ont fait pour de futiles promesses de la part de ces hérétiques, et qui ne serviront qu'à les enfoncer, ou plutôt les faire chatier plus sévèrement que s'ils n'avaient jamais connu le "Bon Dieu". Ainsi raisonnait ce bon père, lorsqu'une vieille indienne entra, et je pris congé de lui, le priant de vouloir bien penser à moi lorsqu'il célébrerait le Saint-Sacrifice.

Quand je fus sorti, je me dirigeai du côté du Camp Militaire, pour les regarder se divertir; c'était à l'heure de la récréation. Je ne demeurai pas longtemps, car ces soldats me faisaient peur, tant ils étaient grossiers. Je poursuivais mon chemin un peu plus loin, du côté de la rivière, et ensuite je retournai au steamboat préparer les feux, car le capitaine avait dit que nous partirions vers quatre heures de l'après-midi. En arrivant le capitaine me dit, nous ne partirons pas, car je crains que nous éprouvions des difficultés sur le lac Huron cette nuit. Il me dit ensuite, si vous voulez aller dans le village vous promener, vous le pouvez, pourvu que vous soyez ici, demain matin, assez à

bonne heure pour vos feux. Je retournai à terre pour faire une seconde promenade, lorsque je fis rencontre d'un jeune Canadien, fils d'un ancien colon du Sault. Ce jeune homme s'appelait Vincent Cournoyer, et il était sorti pour aller rendre visite à un de ses frères qui était marié avec une Indienne de la tribu des Bois-forts, établie dans ce village. Voyant par son allure qu'il pouvait être de ma nation, je lui adressai la parole en français, et grande fut sa surprise de voir que je lui parlais en français. Bien que parlant assez bien notre langue, il avait encore de difficultés à s'exprimer. Je lui en fis la remarque et il me dit, que c'était parcequ'il avait appris plusieurs langues à la fois. Il pouvait parler plusieurs langues sauvages, l'anglais et le français. Ainsi tout en causant avec ce jeune homme, une pensée me vint à l'esprit, c'était que le capitaine pouvait bien partir durant mon absence; qu'il aurait pu trouver quelqu'un qui m'aurait remplacé pour peu de chose, et même pour sa nourriture et son passage, et que moi j'aurais été obligé de passer l'hiver au Sault parmi ces sauvages. Nous étions déjà à une petite distance du village quand je dis au jeune Cournoyer que j'avais l'intention de retourner au steamboat, qu'il serait prudent pour moi, étranger, de ne pas m'attarder trop.

Oh, dit-il, viens avec moi chez mon frère, nous ne nous amuserons pas longtemps, et ensuite, j'irai te reconduire; n'aies pas peur, on me connaît ici, et étant avec moi je t'assure qu'on n'osera même pas te parler. Voyant qu'il insistait, je consentis à me rendre avec lui jusque chez son frère. En entrant il me présenta à son frère, à sa femme et ainsi qu'à plusieurs jeunes filles indiennes. La conversation fut faite en langue indienne, laquelle je ne

comprenais pas, et par conséquent était pour moi sans attrait. Tout ce que je pouvais faire, c'était de me contenter de regarder ces figures basanées et d'avoir le sourire de quelques-unes de ces jeunes indiennes, qui me paraissaient vouloir devenir familières, et desquelles je m'efforçais d'attirer l'attention, espérant qu'il y en aurait au moins une qui saurait quelques mots de français; mais je fus trompé dans mon attente. Après avoir ainsi fait le simulacre pendant plus d'une heure, temps que je trouvai très long, je demandai à mon jeune homme s'il était prêt à s'en retourner. Encore quelques instants et je suis à vous. J'attendis bien encore près d'une demi-heure, et voyant qu'il ne s'apprêtait pas à sortir, je me levai, et saluai la compagnie et sortis, me dirigeant du côté du Steamboat. J'étais déjà à une certaine distance de la maison, quand me retournant en arrière, j'aperçus mon mentor qui s'en revenait.

Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu dit-il? C'est que je crains d'être blâmé par le Capitaine, lui dis-je. Je me serais bien rendu plutôt à votre désir, mais c'est que j'avais intérêt à engager mon frère à revenir à la religion catholique, car il s'est laissé induire en erreur par ces gueux de ministres Protestants. Je voudrais les voir tous réduits à ne pouvoir parler; et c'est bien ce qu'ils mériteraient, lui dis-je.

Ainsi, tout en parlant de son frère, il m'accompagna jusqu'au steamboat. Je l'invitai à venir à bord, mais il ne voulut point accepter, et sur ce, je le remerciai de sa bienveillance et pris congé de lui.

Nous laissâmes le Sault-Ste-Marie le lendemain à 6 heures du matin. Peu après nous entrâmes dans le lac Huron que nous trouvâmes uni comme une glace. Nous naviguâmes ainsi pendant quelques heures, mais cela ne pouvait durer. Bientôt un vent violent s'élevait accompagné de neige fondue; c'est alors que la situation commença à devenir sérieuse. La tempête augmentait toujours et nous étions en plein lac, et tout le monde sait que les eaux du lac Huron sont faciles à soulever et que le lac n'est pas profond en certains endroits. On peut facilement concevoir ce que nous avons eu à endurer dans une embarcation comme celle-ci; menaçant de couler à fond à chaque instant. Donc, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir, il traversa dans la Saginaw Bay pour se protéger contre le vent. Nous entrâmes dans une anse appelée Sand Beach, croyant trouver protection. En arrivant au quai, qui était fait de pieux enfoncés, à quelque distance les uns des autres, et sur lesquels sont jetés des madriers servant de pontage; le Capitaine qui se tenait sur l'avant du steamboat s'étant approché trop près du bord fut précipité à l'eau. A qui de lui jeter une amarre pour le retirer, mais la violence des vagues l'ayant empêché de la saisir, il fut bien prêt de se noyer. Enfin quelqu'un qui se trouvait sur le quai lui tendit une seconde amarre, laquelle il parvint à s'emparer. Il fut pêché et en fut quitte pour un bain froid.

Nous passâmes ici le reste de la journée et une nuit. Quand vint le soir, le capitaine donna ordre que le Frost fut attaché de nouveau au quai avec toutes les chaînes et câbles qu'il y avait à bord, parce que dit-il nous allons avoir une nuit très noire. En effet vers les neuf heures du soir, il nous fallut

déguerpir, les secousses du Steamboat contre le quai étaient telles qu'il menaçait de se briser à chaque fois. Nous allâmes coucher à un petit hôtel qui se trouvait non loin de là. Le lendemain matin le Frost était au large à moitié rempli d'eau et l'arrière tout massacré ainsi que la couverture des soues. Après bien des difficultés nous réussîmes à le vider et à l'amener au quai. Deux heures après nous quittions l'anse fatale, malgré tous les spectateurs qu'il y avait tant ils étaient persuadés que nous allions périr avant d'être à mi-chemin. Grâce à Dieu, deux jours et demi plus tard nous étions au quai de Marine City, lieu de destination pour faire les réparations du Frost. Je demeurai deux jours dans cet endroit, chez le Capitaine, et suivant la promesse qu'il m'avait faite de me rembourser le prix du passage que j'avais payé avant de laisser la ville de Superior City, il me remit la somme de \$25.00 et en sus un billet de passage pour me rendre à Detroit, Michigan, avec une récompense de \$10.00 pour les services que je lui avais rendus pendant le voyage.

Le troisième jour, je m'embarquai sur un vapeur qui se rendait à Detroit, Michigan. J'arrivai en cet endroit vers six heures et demi du soir le 28 novembre 1869. En débarquant je marchai à l'aventure, car je n'étais jamais venu en cette ville, décidé à me trouver un logis, le temps n'était pas bien beau, et du reste j'étais horriblement mutilé après quinze jours de fatigue et d'insomnies.

Je filai par une rue très noire et étroite au bout de laquelle j'entrai dans une rue assez fréquentée et qui longeait le port à une certaine distance. Après

quelques minutes de marche, je frappai ou plutôt j'entraï dans le premier cabaret que je trouvai sur cette rue. Je m'adressai au maître de ce cabaret, en lui disant en anglais: Could I have a room and supper? Oui, me répondit-il en français, je ne parle pas anglais. Bon, à la bonne heure, lui dis-je, car je ne parle que quelques mots, et puis quand je suis en pays étranger comme cela, je m'adresse en anglais, quoique ce soit bien mal, pour m'éviter de chercher un interprête.

Quelques instants après, il me dit: le repas est servi, approchez-vous de la table. Je m'empressai de me rendre à son invitation et ensuite je montai dans la chambre qui m'était destinée. Je trouvais un bon lit et la chambre bien chaude. je m'en

{ On page 40, the manuscript ends abruptly. Page 41, contains penmanship practice as well as some ink splotches. More ink splotches and the words « Reverende Mere du Monastaire du précieux sang de St. Hyachinte » appear on page 2. On page 43, we find the beginning of what seems to be a different narrative penned in another hand)

30 août 1870

Laiisé Arthabaskaville le 30 août 1870 a 4 heures du matin. Descendue à Trois-Rivières le même jour. Parti de Trois-Rivières a 1 1/2 de l'après-midi. Arrivé à Montréal après minuit et parti a 4 heures P>M. Bonaventure Station. Le pont

Victoria. St Lambet Junction. Lacadie, St John, Stanbridge, St Alban.  
Springfield ,Mass. Quatre Zouaves manque {sic}. Changé de chars à Hartford  
New Haven, Conn. Bridgeport. New York City à 2 heures P.M. Lassé New York à  
midi le 2 septembre. Perdu de vue la côte a 4 heures P.M. 3 septembre 1870. 6  
heures A.M. Beau temps. Un peu de brume mais dissipé aussitôt. Le lever du  
soleil. Pas de vent. 9 heures un bâtiment à voile en vue. Direction, sud-ouest.  
Presque tous les Zouaves sont malades à l'exception de 4 a 5. Mr. Maureault et  
Mr. Bernier sont bien malades. Aujourd'hui 3 sept. je ne suis point malades  
{sic}. Signalé à 3 heures P.M. une goelette à huit lieus à 4 heures P.M. Un trois  
mâts. bâtiments marchand. A 4 1/2 mer excessivement orageuse. A 5 heures  
elle était a son plus haut. Lundi matin cinq septembre rencontré un bâtiment  
marchand. Mer tranquille. bon vent sud ouest. Mr. Maureault a été malade une  
journée, et Mr. Bernier aussi. Reçue une lettre de Mr Lizotte par Mr Proteau.  
Mardi 6 Sept 1870 à 9 heures. Vu un grand nombre de marsouins. Ils ont suivi le  
bateau environ une heure. Aujourd'hui les Zouaves sont presque tous bien  
Portant. Fait l'appel de tous les Zouaves et un nommé Mâlo il n'a pas été vu  
depuis quelques heures après notre depart de New-York. Mer assez calme  
temps nebuleux. Hier il a été pris sur le pont { ?? } un bruyant de mer. Il est  
presque tout blanc. Il est gentil, Il mange très bien. 10 heures, il pleut et il fait  
aussi une brume légère. Mercredi 7 vent froid mer un peu agitée. Jeudi 8 vent  
contraire et froid. Traverse le trou du Diable rencontre plusieurs vaisseaux  
vendredi 9 sept. : beau temps mais encore froid mer un peu plus calme. A 8  
heures un bâtiment en vue. Don pour les blessés Francais 0.35 centime. Lundi

12 septembre léger vent d'est mer très calme. La côte en vue. Différence d'heures entre Brest et Montréal. 12.30 à Brest Et 8.30 à Montréal; traversée à l'océan 83 jours. Laissé le Steamer Pereire à 13/4 P.M. Traversée à Brest sur un petit Steamboat appelé Satellite. Arrivé à la gare de Brest à 3 heures moins le quart. Passés nos bagages à la douane, j'ai sauvé tout mon tabac sans payer, par l'intermédiaire d'un de mes amis, il a fait examiner son sac et j'ai mis mon tabac dans le sien et j'ai donné mon sac à visiter et tout a été correct, après la visite, nous nous sommes dirigés à l'hotel Métivier. Nous avons traversé de magnifiques jardins publics, nous sommes entrés dans la haute ville par la porte xxx arrivés à l'hotel Métivier rue de Stram nous avons appris qu'on ne pouvait pas partir pour Rome, il y avait trop de trouble. On nous dit que Napoléon était prisonnier avec 18,000 hommes. Peut-être repartirons-nous pour le Canada demain matin; nous attendons les dépêches et une lettre de Rome avant de laisser Brest. Brest est situé à 48-23-35 de latitude et 6-49-35 de longitude. 13 septembre assiste à la Sainte Messe à l'église Saint-Louis, Brest. 14 septembre, j'ai été à confesse et ai eu le bonheur de communier. L'excitation augmente d'heure en heure.

Charles Brouillard

59 South street

Concord N.H.

Zéphirien Pépin

Rue Pullo 22  
Docite Boucher  
Hawkins, Wisconsin  
Chippewa, Falls, Wisconsin

30 août 1870

Laissé Arthabaskaville le 30 août 1870 à 4 1/2 heures du matin.  
Descendu à Trois-Rivières le même jour. Parti de Trois-Rivières à 1 1/2 heure  
de l'après midi. Arrivé à Montréal après minuit et parti à 4 heures P.M.  
Bonaventure Station. Le pont Victoria St Lambert Junction: Lacadie, St. John,  
Stanbridge, St Alban, Springfield, Mass. Quatre Zouaves manque. Changé de  
chass à Hartford New Haven, Conn. Bridgeport. New York city à 2 heures P.M.  
Laissé New York à midi le 2 septembre. Perdu de vue la côte à 4 heures P.M. 3  
septembre 1870. 6 heures A.M. Beau temps, un peu de brume mais dissipé  
aussitôt. Le lever du soleil. pas de vent. 9 heures un bâtiment à voile en vue.  
Direction, sud-ouest. Presque tous les zouaves sont malades à l'exception de 4  
ou 5. Mr. Maureault et Mr. Bernier sont bien malades. Aujourd'hui 3  
septembre, je ne suis point malade. Signalé à 3 heures P.M. trois mâts.  
bâtiments marchands. A 4 1/2 mer excessivement orageuse. A 5 heures elle  
était à son plus haut. Lundi matin cinq septembre je rencontre un bâtiment  
marchand. Mer tranquille. bon vent sud-ouest. Mr. Maureault a été malade

une journée, et Mr. Bernier aussi. Reçu une lettre de Mr. Lizotte par Mr. Proteau. Mardi 6 septembre 1870 à 9 heures. Vu un grand nombre de marsouins, ils ont suivi le bateau environ une heure. Aujourd'hui les zouaves sont presque tous bien portant. Fait l'appel de tous les zouaves et un nommé Mâlo il n'a pas été vu depuis quelques heures après notre départ de New York. Mer assez calme temps nébuleux. Hier il a été pris sur le pont un bruyant de mer. Il est presque tout blanc. Il est gentil, il mange très bien. 10 heures, il pleut et il fait aussi une brise légère. Mercredi 7, vent froid, mer un peu agitée. Jeudi 8 vent contraire et froid. Traverse le trou du Diable, rencontre plusieurs vaisseaux. Vendredi 9 sept.: beau temps, mais encore froid mer un peu plus calme. A 8 heures un bâtiment en vue. Donc pour les blessés français 0.35 centime. Lundi 12 septembre léger vent d'est mer très calme. La côte en vue. Différence d'heures entre Brest et Montréal 12.30 à Brest .

Pas fini

---

### 1er Couplet

Nous voilà dans Lawton. Plusieurs jeunes pensent qu'ils partent pour un voyage de six mois, mais plus d'un an. Ce qui me fait plus de peine de chagrin languissant. C'est été quitté ma métresse pour être aussi longtemps.

### 2ème couplet

Adieu la belle adieu je viens te faire mes adieux

Que ce départ ma triste me paraît ennuyeux

Tandis je serai absent un autre apan viendra

Sera tu assez de voyage pour y étendre les bras

### Chanson 3ème couplet

La belle si tu n'as qu'un cœur tu penseras à moi

Si je t'ai fait des promesses autant toi comme moi

Soi-moi donc toujours fidèle la belle à je t'en pris

Au retour de mon voyage je ferai ton mari

Fin de cette chanson

### 1er couplet

Ma charmante victoire je vien te dire adieu

Je vien du lieu de gloire je vien le cœur joyeux

Je part pour l'Amérique je vai quitté ce lieu

Je me vais en Espagne chercher un autre lieu

2ème couplet

Si tu vais en Espagne galan{ tu m'oublira  
Là tu vaira des filles tu n'en manquera pas  
Er moi dans la tristesse en pleuran nuit et jour  
En regrettan sans cesse l'objet de nos amours

3ème couplet

O vien que je t'embrasse avan que de partir  
Je vai finir mes jours sans la bise d'un soldat  
Tous les jours qu'il se passe j'aurai bien du plaisir  
Toi assis sur ta chesse tu vai mourir d'ennui

4ème couplet

A l'ombre d'un feuillage ta promi de mémi  
C'est par ton langage que ta su me charmer  
Va vas à ma perfide ta trahi ton sermon  
Rien de plus cher au monde que toi mon cher amour

Fin de cette chanson

In a different hand

Retourne toi en ma fille

Cherissez votre epoux

Montrez lui votre courage

Vous verrez que tout {. . . ?}

Dans votre petit menage

{In a differet hand}

Vingt ans c'est que l'apothéase

C'est le moment chers aux amous

Noyons dans la tristesse

Le chagrin qu'embaume nous vingt ans

{. . . } encore une caresse

Aux dans retour du printemps

Marie-Laure Spinard

{In another hand}

J'étais un jour dans un village en attendant les cloches du hameau c'est  
quelque martyr qu'on porte en terre que Dieu rappelle a son drapeau il me reste  
pour triste souvenir son seul portrait gage sacré d'amour si il ajouta rêve  
d'amant, de femme reve le temps devant il ne accomplir. bis

Fin

Présenté

à

Mademoiselle Virginie Gangnan

Otter River

Mass

1er Couplet

Avant que de partir pour un lointain voyage a la celle que j'aimais je vais lui  
dire adieu... Je vous aime mon enfant. O bien plus que ma vie nous nous  
retrouveront un jour auprès de Dieu

Ne pleurez plus Marie ma Blanche Colombe votre secret est la dans mon coeur  
renfermé. Je porterai notre amour avec moi dans la tombe. Il n'en seras  
jamais. Non non jamais. Que vous m'avez aimé.

2ème Couplet

Le monde est si méchant

Qu'ils me ferait un crime

Au chevet du mourant si

Jamais l'on nous disait

Refrain: Je vous aime mon enfant.

3ème Couplet

Allons embrassant nous ne pleurer

plus Marie nous nous

Rejoindront un jour auprès du

Dieu. refrain: je vous aime mon enfant

Excuse la si tu veut bien. Ton ami

Louis Lajoie-----

1er Couplet

Tu me diras pourquoi je pleure

Quand je n'ai rien pour m'attrister

pourquoi je suis sombre à toute heure

Et pourquoi je vie sans gaieté

Ma vie est couverte d'un voile

Qu'intercepte le bonheur.

La nuit est pour moi sans étoiles] Bis

Et le soleil est sans chaleur]Bis

2ème Couplet

A vingt ans dans la vie commune

On a déjà beaucoup souffert

Soit l'amour ou l'infortune

A nos foyers viennent s'asseoir.

Some additional notations follow in a different hand:

On one page :

Dieu est bon de quelque

Dieu est bon de quelque

On another :

Penmanship practice :

Josephine Boucher

Warwick, P.Q.

